

* Commentaires du 8 octobre 2011 *



Les exégèses de Mme Marie-Noëlle Thabut

A propos de Marie-Noëlle Thabut : elle a fait des études de droit, puis d'exégèse. Elle s'est beaucoup investie dans la pastorale liturgique et l'initiation biblique, à travers des cours, des conférences

et des voyages en Terre sainte. Elle est surtout connue du grand public grâce à ses émissions sur Radio Notre-Dame, ses commentaires dans Magnificat et son grand ouvrage sur les années

liturgiques, L'intelligence des Écritures, pour comprendre la parole de Dieu chaque dimanche en paroisse, paru chez Soceval.

1. Les textes de ce dimanche

1. Is 25, 6-9
2. Ps 22, 1-2ab, 2c-3, 4, 5, 6
3. Ph 4, 12-14.19-20
4. Mt 22, 1-14

PREMIÈRE LECTURE : Is 25, 6-9

Livre d'Isaïe

25

06i Ce jour-là, le Seigneur, Dieu de l'univers, préparera pour tous les peuples, sur sa montagne, un festin de viandes grasses et de vins capiteux, un festin de viandes succulentes et de vins décantés.

07 Il enlèvera le voile de deuil qui enveloppait tous les peuples et le linceul qui couvrait toutes les nations.

08 Il détruira la mort pour toujours.
Le Seigneur essuiera les larmes sur tous les visages,
et par toute la terre il effacera l'humiliation de son peuple ;
c'est lui qui l'a promis.

09 Et ce jour-là, on dira :
« Voici notre Dieu,
en lui nous espérons, et il nous a sauvés ;
c'est lui le Seigneur,
en lui nous espérons ;

exultons, réjouissons-nous :
il nous a sauvés ! »

PREMIÈRE LECTURE - l'exégèse de Mme Thabut : Is 25, 6-9

Ce texte fait partie de ce qu'on appelle « L'Apocalypse d'Isaïe » (chap. 24-27). Quatre chapitres qui sont comme une vision de la fin du monde. Par avance, le prophète nous « dévoile » (c'est le sens du mot Apocalypse) les événements de la fin de l'histoire. D'ailleurs le chapitre 25, dont est tiré le passage d'aujourd'hui commence par une action de grâce : « Seigneur, tu es mon Dieu, je t'exalte et je célèbre ton Nom, car tu as réalisé des projets merveilleux, conçus depuis longtemps, constants et immuables (25, 1). Là, le prophète parle au passé, comme si nous étions déjà parvenus à la fin de l'histoire et, comme s'il se retournait en arrière, il dit « Seigneur, tu as réalisé des projets merveilleux, conçus depuis longtemps, constants et immuables ».

Ces projets, nous le savons bien, c'est une humanité enfin unie, enfin pacifiée : s'asseoir à la même table, partager le même repas, faire la fête ensemble, c'est bien une image de paix. « Ce jour-là, le Seigneur, Dieu de l'univers, préparera pour tous les peuples sur sa montagne, un festin de viandes grasses et de vins capiteux, un festin de viandes succulentes et de vins décantés ».

Bien sûr, cette évocation est d'ordre poétique, symbolique : Isaïe ne cherche pas à décrire de façon réaliste ce qui se passera concrètement. Il veut nous dire « finies les guerres, les souffrances, les injustices », et il écrit « tous les peuples seront à la fête ». Et si ce chapitre a été écrit, comme on le croit, pendant ou après l'Exil à Babylone, on comprend que le rêve de fête se traduise par des images d'opulence.

On ne sait pas exactement quand ce texte a pu être écrit, mais il est clair que c'est dans une période difficile ! Si le prophète juge utile de proclamer « En ce jour-là, on dira « Voici notre Dieu, en lui nous espérons, il nous a sauvés », il faut se dire qu'il cherche à remonter le moral de ses compatriotes ! Et il faut traduire : « Allez mes frères, dites-vous que dans quelque temps, vous ne regretterez pas d'avoir fait confiance... et je vais vous dire la fin de l'histoire : nous marchons lentement mais sûrement vers le jour de la paix définitive ; vous allez pouvoir redresser la tête » : « Le Seigneur essuiera les larmes sur tous les visages, et par toute la terre il effacera l'humiliation de son peuple ; c'est lui qui l'a promis ».

La voilà la phrase centrale du texte, pour le prophète, celle qui justifie son optimisme à toute épreuve : « c'est lui (le Seigneur) qui l'a promis ». Le prophète est quelqu'un qui sait, qui a expérimenté l'œuvre incessante de Dieu pour libérer son peuple. On ne peut pas être prophète (ou simplement témoin de la foi) si on n'a pas, d'une manière ou d'une autre, fait l'expérience personnelle ou collective de l'œuvre de Dieu.

Or le peuple d'Israël prend bien soin de ressourcer perpétuellement sa foi dans la mémoire de l'œuvre de Dieu. Et c'est parce qu'il ne l'oublie jamais qu'il peut traverser les heures d'épreuve. Comme Dieu a libéré son peuple des chaînes de l'Égypte, il continue au long des siècles à le libérer ; or les pires chaînes de l'homme, c'est l'incapacité à vivre en paix, à pratiquer la justice, à demeurer dans l'Alliance de Dieu. Si Dieu pousse son œuvre jusqu'au bout (et Isaïe ne doute pas qu'il le fera), viendra le jour où tous les peuples vivront en paix et dans la fidélité à l'Alliance. Car « c'est lui (le Seigneur) qui l'a promis »...

Reste une phrase difficile : « Il détruira la mort pour toujours » ; difficile... précisément parce qu'elle semble trop claire ! « Il détruira la mort pour toujours » : quand nous lisons cette phrase aujourd'hui, nous sommes tentés de la lire à la lumière de notre foi chrétienne du 21^{ème} siècle et donc de prêter à l'écrivain du 6^{ème} siècle avant JC des pensées qui n'étaient pas les siennes. Dieu seul sait, évidemment, ce qu'Isaïe avait dans la tête, mais très certainement ce n'est pas encore ici une affirmation de la Résurrection au sens chrétien du terme ; le peuple d'Israël a peu à peu découvert, dès avant le Christ, la foi en la résurrection de la chair, mais très tardivement, bien après que le livre d'Isaïe ait été définitivement mis par écrit.

Isaïe parlait-il de mort physique ou de mort spirituelle ?

Pour l'homme de la Bible, la mort biologique fait partie de l'horizon ; elle est prévue, inéluctable, mais pas triste quand elle intervient normalement au soir d'une longue vie comblée. On n'entrevoit pas, on n'imagine pas un autre espace pour l'homme que l'espace terrestre. La seule mort que l'on craint c'est la disparition prématurée d'êtres jeunes ou la mort brutale, à la guerre par exemple. C'est peut-être à cela qu'Isaïe pense ici.

Peut-être pensait-il également à la mort spirituelle, car, parfois dans la Bible, on parle de mort et de vie dans un sens qui n'est pas biologique : pour le croyant de cette époque-là, vivre pleinement, c'est vivre sur la terre en alliance avec Dieu (aujourd'hui on dirait en communion avec Dieu). Et ce qui est appelé mort, c'est la rupture d'Alliance avec Dieu. Et donc, ce qu'Isaïe entrevoit, c'est le Jour où on vivra en paix avec Dieu et avec soi-même ; les forces de mort seront détruites, la haine, l'injustice, la guerre.

Puisqu'il n'entrevoit pas encore d'horizon autre que terrestre, on ne s'étonne pas qu'Isaïe situe l'avenir à Jérusalem, (c'est le sens de l'expression « sur sa montagne ») puisque c'est le lieu de la Présence de Dieu au milieu de son peuple. Mais les promesses du salut ne sont pas réservées au seul peuple d'Israël : le festin préparé sur la montagne est pour tous les peuples : « Ce jour-là, le Seigneur, Dieu de l'univers, préparera pour tous les peuples sur sa montagne, un festin de viandes grasses et de vins capiteux, un festin de viandes succulentes et de vins décantés. Il enlèvera le voile de deuil qui enveloppait tous les peuples... Il détruira la mort pour toujours ».

Depuis la Résurrection du Christ, il ne nous est pas interdit de penser : « Isaïe ne croyait pas si bien dire ! »

PSAUME : Ps 22, 1-2ab, 2c-3, 4, 5, 6

Psaume 22/23

R/ Près de toi, Seigneur, sans fin nous vivrons

- 01 Le Seigneur est mon berger :
je ne manque de rien. *
- 2a Sur des prés d'herbe fraîche,
2b il me fait reposer.

- 2c Il me mène vers les eaux tranquilles
03 et me fait revivre ; *
il me conduit par le juste chemin
pour l'honneur de son nom.
- 04 Si je traverse les ravins de la mort,
je ne crains aucun mal, *
car tu es avec moi :
ton bâton me guide et me rassure.
- 05 Tu prépares la table pour moi
devant mes ennemis ; *
tu répands le parfum sur ma tête,
ma coupe est débordante.
- 06 Grâce et bonheur m'accompagnent
tous les jours de ma vie ; *
j'habiterai la maison du Seigneur
pour la durée de mes jours

PSAUME - L'exégèse de Mme Thabut : Ps 22, 1-2ab, 2c-3, 4, 5, 6

Ce psaume 22 (que nous connaissons bien pour avoir chanté « Le Seigneur est mon berger, rien ne saurait me manquer »), ce psaume a un petit air bucolique tout à fait trompeur ! En fait, en quelques lignes, puisque nous venons de l'entendre tout entier, il aborde tous les aspects de notre vie ; contrairement aux apparences, il ne s'agit pas du tout d'une promenade champêtre ; il s'agit de la vie et de la mort ; de la peur des ennemis et de la foi en Dieu plus forte que toutes les menaces. Et c'est très suggestif d'entendre ce psaume, en écho à la première lecture de ce vingt-huitième dimanche, première lecture tirée du livre d'Isaïe.

Il ne parle que de la vie dans l'Alliance avec Dieu, et nous avons vu avec Isaïe que seule cette vie mérite le nom de « Vie » ; toute situation de rupture avec Dieu s'appelle « Mort » quand on est croyant.

Un des modèles de vie en communion avec Dieu, dans l'Ancien Testament, c'était le lévite ; vous connaissez l'institution des lévites ; d'après le livre de la Genèse, Lévi est l'un des douze fils de Jacob, ces douze fils qui ont donné leurs noms aux douze tribus d'Israël ; mais la tribu de Lévi a depuis le début une place à part : au moment du partage de la terre promise entre les tribus, cette tribu n'a pas eu de territoire, pour être entièrement vouée au service du culte. On dit que c'est Dieu lui-même qui est leur héritage : image que nous connaissons bien car elle a été reprise dans un autre psaume : « Tu es, Seigneur, le lot de mon cœur, tu es mon héritage : en toi, Seigneur, j'ai mis mon bonheur, toi mon seul partage » (psaume 15/16). Les lévites vivaient dispersés dans les villes des autres tribus, vivant des dîmes qui leur étaient versées et ils montaient chaque année à Jérusalem pour y assurer leur service à tour de rôle. À Jérusalem, ils étaient consacrés au service du Temple et le gardaient nuit et jour.

Ce psaume évoque donc la joie qui habite le lévite dont la vie tout entière est consacrée à Dieu : « Grâce et bonheur m'accompagnent tous les jours de ma vie ; j'habiterai la maison du Seigneur pour la durée de mes jours ». Mais, en réalité, si on parle du lévite, c'est pour mieux exprimer l'expérience du peuple tout entier.

Comme le lévite a un sort particulier au sein du peuple d'Israël, de la même manière, Israël a un sort particulier au milieu des nations. C'est le mystère du choix de Dieu qui a élu ce peuple précis, sans autre raison apparente que sa souveraine liberté : chaque génération s'émerveille à son tour de ce choix, de cette Alliance proposée. Vous connaissez cette phrase du Deutéronome : « Interroge donc les jours du début, ceux d'avant toi, depuis le jour où Dieu créa l'humanité sur terre, interroge d'un bout à l'autre du monde ; est-il rien arrivé d'aussi grand ? A-t-on rien entendu de pareil ?... À toi, il t'a été donné de voir... » (Dt 4, 32). À ce peuple choisi librement par Dieu, il a été donné d'entrer le premier dans l'intimité de Dieu, bien sûr pas pour en jouir égoïstement, mais pour ouvrir la porte aux autres. En définitive, comme Isaïe nous l'a rappelé, c'est l'humanité tout entière qui entrera dans l'intimité de Dieu. Nous l'avons lu dans la première lecture : le festin sur la montagne de Dieu est préparé pour tous les peuples.

Ce festin dont parle Isaïe, on en avait déjà un avant-goût dans les repas de communion qui suivaient les sacrifices d'action de grâce au temple de Jérusalem : ce repas prenait les allures d'une joyeuse festivité entre amis avec une « coupe débordante » dans l'odeur des « parfums » (v. 5) : « Tu prépares la table pour moi... Tu répands le parfum sur ma tête, ma coupe est débordante ».

Il reste que, pour l'instant, historiquement, quand on chante ce psaume au Temple de Jérusalem, ce n'est encore qu'un avant-goût du bonheur promis pour la fin des temps. Il faut encore affronter bien des épreuves. Au sein de ces épreuves, il n'y a pas d'autre refuge que la confiance. Alors, on recourt à une autre image : Israël est comparé à une brebis : son berger c'est Dieu ; on retrouve là un thème habituel dans la Bible : dans le langage de cour du Proche-Orient, les rois étaient couramment appelés les bergers du peuple ; le prophète Ézéchiël a repris cette image : il parlait des « bergers » d'Israël, et tout le monde comprenait qu'il s'agissait des rois. Or, depuis les rois Saül et David, le peuple a eu de multiples bergers dont bien peu ont été de bons bergers selon les vues de Dieu. Lui seul mérite vraiment le nom de berger attentif aux besoins véritables de son troupeau. « Le Seigneur est mon berger, je ne manque de rien ; sur des prés d'herbe fraîche, il me fait reposer. Il me mène vers les eaux tranquilles », là où rien ne manque.

Même quand il « traverse les ravins de la mort », le peuple d'Israël sait que le Seigneur, comme un berger, le « mène vers des eaux tranquilles et le fait revivre ». Car il y a bien d'autres dangers sur le long chemin de l'histoire, ce sont les multiples ennemis... mais quoi qu'il arrive, il ne craint rien. Dieu est avec lui : « Je ne crains aucun mal, car tu es avec moi, ton bâton me guide et me rassure... tu prépares la table pour moi devant mes ennemis » (v. 5).

Cette tranquille assurance du croyant s'appuie sur toute son expérience de la sollicitude de Dieu pour son peuple depuis tant de siècles. Les jours de découragement, il répète les paroles d'Isaïe : « Ce jour-là (sous-entendu à la fin des temps) on dira : « Voici notre Dieu, en lui nous espérions, et il nous a sauvés » (Is 25, 9).

Lettre de saint Paul Apôtre aux Philippiens

4

12i Frères, je sais vivre de peu, je sais aussi avoir tout ce qu'il me faut. Être rassasié et avoir faim, avoir tout ce qu'il me faut et manquer de tout, j'ai appris cela de toutes les façons.

13 Je peux tout supporter avec celui qui me donne la force.

14 Cependant, vous avez bien fait de m'aider tous ensemble quand j'étais dans la gêne.

19 Et mon Dieu subviendra magnifiquement à tous vos besoins selon sa richesse, dans le Christ Jésus.

20 Gloire à Dieu notre Père pour les siècles des siècles. Amen.

DEUXIÈME LECTURE – L'exégèse de Mme Thabut : Ph 4, 12-14.19-20

C'est depuis sa prison, probablement à Éphèse, vers l'an 50, que Paul écrit aux Chrétiens de Philippiques ; ils viennent de lui envoyer une aide financière par l'intermédiaire d'un certain Éphrodite ; et Paul les en remercie ; cela nous vaut une superbe réflexion sur l'usage des biens de ce monde : « Je sais vivre de peu, je sais aussi avoir tout ce qu'il me faut. Être rassasié et avoir faim, avoir tout ce qu'il me faut et manquer de tout... » Et Paul parle d'expérience puisqu'il ajoute « J'ai appris cela de toutes les façons ». Et il fait même ici allusion à un vrai problème d'argent « Vous avez bien fait de m'aider tous ensemble quand j'étais dans la gêne ».

Il y a là une leçon de liberté par rapport aux biens matériels. Ce n'est pas de la philosophie, ce n'est pas du stoïcisme, puisqu'il ajoute : « Je peux tout supporter avec celui qui me donne la force (sous-entendu le Christ) ».

En même temps, Paul n'a ni fausse honte pour accepter une aide bienvenue, ni fausse pudeur pour parler d'argent. La vraie liberté par rapport à l'argent ne consiste pas à faire semblant de ne pas en avoir besoin ou envie ; il serait indécent vis-à-vis de tous les pauvres de la terre d'afficher de l'indifférence pour les biens matériels, quand on a la chance de ne pas en manquer.

Si on regarde bien, la Bible propose tout un enseignement sur l'usage des richesses. On peut retenir trois points principaux : Premièrement, les richesses sont une bonne chose, elles méritent bien leur nom de « richesses ». Deuxièmement, elles peuvent aussi devenir une « pauvreté ». Troisièmement, contrairement aux apparences, nous ne sommes pas propriétaires de nos richesses, nous en sommes intendants.

Premièrement, les richesses sont une bonne chose, elles méritent bien leur nom de « richesses ». La Bible n'a jamais dit que les richesses étaient mauvaises en elles-mêmes : bien au contraire puisque la prospérité est reconnue comme un don de Dieu. Comme le dit Qohélet (l'Ecclésiaste) : « Tout homme à qui Dieu donne richesse et ressources et à qui il a laissé la faculté d'en manger, d'en prendre sa part et de jouir de son travail, c'est là un don de Dieu » (Qo 5, 18).

Deuxièmement, elles peuvent aussi devenir une « pauvreté »... et cela de deux manières : d'abord la richesse amassée pour elle-même devient un esclavage. « Nul ne peut avoir deux maîtres », on le sait bien. Et si la Bible fustige ceux qui accumulent des biens matériels, c'est d'abord parce qu'ils y perdent leur liberté. Par exemple, le livre du Deutéronome dit du roi : « Il ne devra pas posséder un grand nombre de chevaux... il ne devra pas non plus avoir un grand nombre de femmes et dévoyer son cœur. Quant à l'argent et à l'or, il ne devra pas en avoir trop. » (Dt 17, 16-17). C'est Salomon qui est visé, lui, dont le livre des Rois racontait « Le roi Salomon fit qu'à Jérusalem l'argent était aussi abondant que les pierres et les cèdres aussi nombreux que les sycomores du Bas Pays » (1 Rois 10, 27). On trouve chez tous les prophètes une croisade contre l'accumulation des richesses, par exemple Zacharie : « Tyr s'est construit une forteresse, elle a accumulé de l'argent, épais comme la poussière et de l'or comme la boue des rues, mais voici que le Seigneur s'en emparera, il abattra son rempart dans la mer, et elle-même, le feu la dévorera » (Za 9, 3-4).

D'autre part, la richesse accumulée par les uns engendre la pauvreté des autres et cela on le sait bien. Il suffit de lire les diatribes du prophète Amos par exemple : « Écoutez ceci, vous qui vous acharnez sur le pauvre pour anéantir les humbles du pays... » (Am 8, 5) ou celles d'Isaïe « Malheur ! Ceux-ci joignent maison à maison, champ à champ, jusqu'à prendre toute la place et à demeurer seuls au milieu du pays » (Is 5, 8).

Enfin, troisièmement, contrairement aux apparences, nous ne sommes pas propriétaires de nos richesses, nous en sommes intendants pour nous-mêmes et pour les autres. C'est le sens du geste d'offrande que nous faisons à chaque célébration de l'Eucharistie : nous apportons le pain et le vin qui symbolisent toutes les richesses de la terre et tout le travail humain : nous ne les donnons pas à Dieu... au contraire, nous reconnaissons qu'ils lui appartiennent déjà et qu'il nous les a confiés pour le bonheur de tous les hommes : « Tu es béni, Dieu de l'univers, toi qui nous donnes... » Peu à peu, ce geste répété nous fait entrevoir le mystère du plan de Dieu : ces biens reconnus comme ne nous appartenant pas, nous pourrions les partager et c'est ainsi que pourra s'instaurer le royaume de justice.

Enfin saint Paul lui-même précise bien qu'il nous est demandé de partager, mais non pas de nous ruiner ! Dans la deuxième lettre aux Corinthiens, il écrit : « Il ne s'agit pas de vous mettre dans la gêne en soulageant les autres, mais de rétablir l'égalité. En cette occasion, ce que vous avez en trop compensera ce qu'ils ont en moins, pour qu'un jour ce qu'ils auront en trop compense ce que vous aurez en moins : cela fera l'égalité » (2 Co 8, 13-14)...*

Dans la Lettre à Timothée, Paul fait en quelque sorte la synthèse de tout cet enseignement biblique : « Aux riches de ce monde-ci, ordonne de ne pas mettre leur espoir dans une richesse incertaine, mais en Dieu, lui qui nous dispense tous les biens en abondance, pour que nous en jouissions. Qu'ils fassent le bien, s'enrichissent de belles œuvres, donnent avec largesse, partagent avec les autres. Ainsi amasseront-ils pour eux-mêmes un beau et solide trésor pour l'avenir afin d'obtenir la vie véritable » (1 Tm 6, 17).

Au fond, il nous est simplement demandé d'être des serviteurs fidèles et avisés, comme dit Saint Matthieu : « Quel est donc le serviteur fidèle et avisé que le maître a établi sur les gens de sa maison pour leur donner la nourriture en temps voulu ? Heureux ce serviteur que ce maître trouvera en train de faire ce travail. En vérité je vous le déclare, il l'établira sur tous ses biens » (Mt 24, 45).

* Peut-être est-ce cela que Jésus appelle « *se faire des amis avec les richesses d'iniquité* » ? Vous connaissez sa fameuse phrase : « *Faites-vous des amis avec l'argent trompeur pour qu'une fois celui-ci disparu, ces amis vous accueillent dans les demeures éternelles* » (Lc 16, 9).

ÉVANGILE : Mt 22, 1-14

Évangile de Jésus-Christ selon saint Matthieu

22

01i Jésus disait en paraboles :

02 « Le Royaume des cieux est comparable à un roi qui célébrait les noces de son fils.

03 Il envoya ses serviteurs pour appeler à la noce les invités, mais ceux-ci ne voulaient pas venir.

04 Il envoya encore d'autres serviteurs dire aux invités : 'Voilà : mon repas est prêt, mes bœufs et mes bêtes grasses sont égorgés ; tout est prêt : venez au repas de noce.'

05 Mais ils n'en tinrent aucun compte et s'en allèrent, l'un à son champ, l'autre à son commerce ;

06 les autres empoignèrent les serviteurs, les maltraitèrent et les tuèrent.

07 Le roi se mit en colère, il envoya ses troupes, fit périr les meurtriers et brûla leur ville.

08 Alors il dit à ses serviteurs : 'Le repas de noce est prêt, mais les invités n'en étaient pas dignes.

09 Allez donc aux croisées des chemins : tous ceux que vous rencontrerez, invitez-les au repas de noce.'

10 Les serviteurs allèrent sur les chemins, rassemblèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent, les mauvais comme les bons, et la salle de noce fut remplie de convives.

11 Le roi entra pour voir les convives. Il vit un homme qui ne portait pas le vêtement de noce,

12 et lui dit : 'Mon ami, comment es-tu entré ici, sans avoir le vêtement de noce ?' L'autre garda le silence.

13 Alors le roi dit aux serviteurs : 'Jetez-le, pieds et poings liés, dehors dans les ténèbres ; là il y aura des pleurs et des grincements de dents.'

14 Certes, la multitude des hommes est appelée, mais les élus sont peu nombreux. »

L'ÉVANGILE – L'exégèse de Mme Thabut : Mt 22, 1-14

Voici deux paraboles qui se suivent et ne se ressemblent pas ! Celle de l'invitation au repas de noce et celle du renvoi de l'homme qui ne portait pas la robe de noce. Certains pensent que ces deux paraboles n'étaient pas liées à l'origine : il serait contradictoire d'exiger une tenue de cérémonie de quelqu'un qu'on a ramassé sur la route ; mais si Matthieu les juxtapose volontairement c'est qu'il y a un enseignement à tirer de ce rapprochement. Prenons-les l'une après l'autre.

« Un roi célébrait les noces de son fils »... et ce n'est pas n'importe quel roi, puisque, d'entrée de jeu, nous sommes prévenus, il s'agit du « Royaume des cieux » : cette seule expression nous suggère donc irrésistiblement qu'il s'agit de l'Alliance entre Dieu et l'humanité, Alliance qui s'accomplit en Jésus-Christ ; lui-même dans les évangiles se présente comme l'époux. Et d'ailleurs le mot « noce » revient sept fois dans cette parabole.

Cette symbolique des noces n'est pas très habituelle dans notre langage chrétien aujourd'hui et pourtant c'est dans ces termes-là que les textes tardifs de la Bible parlent du projet de Dieu sur l'humanité. Depuis les dernières prophéties d'Isaïe jusqu'à l'Apocalypse, en passant par le Cantique des Cantiques, et les livres de Sagesse, pour n'en citer que quelques-uns, l'amour de Dieu pour l'humanité est décrit en termes d'amour conjugal. Et c'est bien pour cela que, quand saint Paul parle du mariage, il dit « c'est la meilleure image de la relation de Dieu avec l'humanité ».

Mais dans l'Ancien Testament, il était clair que cette annonce et l'accomplissement du salut universel de l'humanité passaient par Israël ; le peuple élu était en mission pour toute l'humanité ; c'est dans ce sens qu'on a appris à lire la phrase de Dieu à Abraham : « En toi seront bénies toutes les familles de la terre » (Gn 12). Pour reprendre la comparaison de la noce, on dira que les Juifs étaient les premiers invités à la noce ; et le maître comptait sur eux pour élargir ensuite l'invitation et faire entrer derrière eux toute l'humanité.

Mais on sait la suite : la grande majorité des Juifs a refusé de reconnaître en Jésus le Messie. Dans la parabole, ils sont représentés par ces invités qui refusent de venir à la noce et vont jusqu'à maltraiter les serviteurs qui venaient les chercher. Que va-t-il se passer ? Dans la parabole, les serviteurs remplissent la salle de convives invités à la dernière minute. Dans la lettre aux Romains, Paul commente en disant que ce refus d'Israël, non seulement ne va pas faire obstacle à la noce, mais va même favoriser l'entrée de tous les peuples dans la salle du festin. « Les serviteurs allèrent sur les chemins, rassemblèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent, les mauvais comme les bons, et la salle des noces fut remplie de convives ».

Passons à la deuxième parabole : un homme, invité de la dernière heure, entre sans habit de noce ; il est bien incapable de répondre à la question « Mon ami, comment es-tu entré ici, sans avoir le vêtement de noce ? » Alors il est chassé. Cela ne signifie certainement pas qu'il lui fallait satisfaire à une exigence de comportement, que le vêtement de noce pourrait symboliser un mérite quelconque... Dès qu'on parle de « mérite » on dénature la grâce de Dieu, qui, par définition, est gratuite ! Avec Dieu, il n'y a pas de conditions à remplir. La première parabole dit bien que tous ont pu rentrer, les mauvais comme les bons.

Alors, que peut signifier cette deuxième parabole ? Lorsqu'on est invité à une fête, on se prépare. Ne pas s'habiller, ce serait s'en moquer, ne pas prendre l'invitation au sérieux. Regardons la multitude qui entre dans la salle du festin des noces. Ils ont pris l'invitation au sérieux, ils ont tous revêtu la robe nuptiale : dans le vocabulaire du Nouveau Testament, on le sait, cette robe nuptiale, c'est celle des baptisés ; nous savons bien que ce que nous appelons aujourd'hui une « robe de baptême » est en réalité une « robe de mariée » ! Pour entrer dans cette symbolique, il faut écouter saint Paul : « Revêtez le Seigneur Jésus-Christ.. » dit-il dans la lettre aux Romains (Rm 13, 14) et cette phrase que nous connaissons très bien : « Vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu le Christ » (Ga 3, 27) ...ou encore Ep 5, 25-26 : « Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Église et s'est livré pour elle ; il a voulu ainsi la rendre sainte en la purifiant avec l'eau qui lave et

cela par la parole ; il a voulu se la présenter à lui-même splendide, sans tache ni ride, ni aucun défaut ». Ici, il faut imaginer la fiancée se préparant pour ses noces.

La robe de noce qu'il faut porter, donc, ce n'est pas celle de nos supposés mérites, c'est celle du Christ lui-même, *c'est le revêtir*, comme dit saint Paul, c'est être greffé sur lui, ne faire qu'un avec lui. Il ne nous est donc pas demandé d'être parfaits, il nous est demandé d'être attachés à lui.

la robe de noce = Au temps du Christ, les rabbins, eux aussi, parlaient de robe de noce ; pour les uns, elle symbolisait la pureté du cœur de ceux qui se tournent vers Dieu. Pour d'autres, elle était l'image de la circoncision, condition indispensable pour entrer dans le peuple de Dieu. Jésus parle-t-il ici du baptême qui remplacerait la circoncision ?

Les premiers invités ayant décliné l'invitation, ce sont d'autres qui sont entrés : historiquement, c'est ce qui s'est passé : dans les Actes des Apôtres, on voit se répéter plusieurs fois le même scénario : chaque fois qu'il aborde une nouvelle ville, Paul se rend d'abord à la synagogue et commence par annoncer aux Juifs que Jésus est le Messie attendu ; certains le croient et deviennent chrétiens ; mais quand le succès de Paul commence à sortir des limites de la synagogue, et que des païens deviennent chrétiens à leur tour, ceux des juifs qui ne se sont pas laissé convaincre prennent peur et chassent Paul. C'est exactement ce qui s'est passé à Antioche de Pisidie : « C'est à vous d'abord que devait être adressée la Parole de Dieu ! Puisque vous la repoussez et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, alors nous nous tournons vers les païens. » (Ac 13, 46).

À Iconium, à Thessalonique, il s'est passé la même chose (Ac 14, 1) ; et c'est parce que les apôtres étaient chassés de ville en ville que l'Évangile s'est répandu de ville en ville. Une des leçons de la première parabole est alors que le refus d'Israël ne fait pas définitivement obstacle au projet de Dieu. De la même manière que les prostituées et les publicains ont pris la place des autorités religieuses du temps de Jésus, de la même manière, quelques années plus tard, au moment où Matthieu écrivait son Évangile, les païens sont entrés en masse dans l'Église grâce au refus des juifs. D'un mal Dieu fait toujours sortir un bien.
